Aminata Aidara, *Je suis quelqu'un*

Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2018, 368 pages, 21,50 euros

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/8884>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.8884

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2019

Pagination : 170-171

ISBN : 978-2-919040-44-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Aminata Aidara, *Je suis quelqu'un* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1324 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/8884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.8884>

Aminata Aidara *Je suis quelqu'un*

Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2018, 368 pages, 21,50 euros.

Aminata Aidara livre, pour son premier roman, un récit familial à cheval entre Dakar et Paris, avec bien sûr son petit secret, dévoilé – en partie (suspense!) – dès l’entame par Victor, le père d’Estelle: « *Ta mère a eu le courage de me faire un enfant*

dans le dos. Avec un autre homme. [...] Voilà mon cadeau pour tes vingt-six ans, Estelle: une vérité que t’ignorais. Tu comprendras ainsi que chacun de nos choix a ses conséquences. » Un enfant illégitime, qui plus est mort dans son berceau. Bon anniversaire!

De quoi chambouler un peu plus Estelle et sa famille déjà rongée par des silences, fuites, peurs, culpabilité, une famille malheureuse à l’image de sa mère, Penda, « *la guerrière aux grands yeux tristes* » ou de Mansour, « *Le Petit Cousin Fragile* ». Car les secrets usent et consomment. Et cette disparition, il y a seize ans, continue de faire son œuvre. Jusqu’à se qu’éclate la vérité. Autour du drame, le récit se structure en trois temps. On entend d’abord la voix d’Estelle, puis le journal de Penda. Devenue femme de ménage dans un lycée, elle regarde avec tendresse ces enfants qui ont l’âge qu’aurait son fils: « *Si ces gamins nous paraissent tant troublés, c’est parce que le monde est tordu. [...] Ils reflètent, avec une candeur désarmante les aspects les plus pourris de notre société.* » Entre les mots d’Estelle et ceux de Penda, l’auteure glisse

un « *interlude* » : deux lettres écrites, la première par Cindy, noire américaine installée sur l'île de Gorée, la seconde par Éric, l'amant pour qui Penda décida de tout quitter, laissant derrière elle l'aînée de ses quatre filles. Fils de harki, Éric trimballe sa culpabilité d'« *enfant de collabos* ». Par le biais du journal intime, de mails, de messages vocaux, de courriers, chacun des personnages se raconte, s'accroche aux mots comme à des points d'ancrage qui ouvrent un chemin dans le « *labyrinthe* » des existences ; des mots pour se redresser, vaincre ses peurs. « *Écouter ces mots m'affaiblit. Et pourtant je dois les écouter. Une fois qu'ils seront dits, tous, peut-être pourrai-je vivre ma vie amoureuse de façon pleine, autonome* » dit Estelle, « *ainsi tout finira. Ou tout recommencera. Mais surtout tout se débloquera* ». Ou quand la question des origines croise la quête de vérité.

La parole d'Estelle – la plus riche – est celle qui donne le titre au roman, celle où les « *je suis quelqu'un* » ouvre chaque paragraphe. Comme pour se rassurer, quand tout s'écroule autour d'elle et en elle. Pour se sauver du désastre, Estelle a fait de la rue un refuge. Mais « *quelque chose commence à grincer dans la cage thoracique des certitudes* ». Alors elle se répète et répète « *Je suis quelqu'un* », pour dire le riche kaléidoscope d'une existence, se dire jusque dans ses fragilités, dire l'impossible réduction aux prisons des miroirs tendus, « *je suis quelqu'un qui ne porte pas de masques* » dit Estelle. « *Je suis quelqu'un qui entend les peurs des jeunes hommes noirs de France. Ces peurs qui naissent du miroir qui leur est tendu par la société : vous êtes pas assez africains ! Et vous, là, trop noir pour être français !* » À la façon d'une toile de Jean-Michel Basquiat, mais par touches subtiles, Aminata Aidara compose un roman où s'entrechoquent les pièges de l'africanité et de la francité, les pièges de l'Histoire et des identités. Une toile où, dans sa quête de sens et de liberté, une jeunesse (souvent métisse) doit aussi s'aider d'autres mots, ceux de Bernard Dadié ou de Frantz Fanon, ceux de Stromaë ou de Gaël Faye. Aucune grandiloquence pour dire des choses essentielles, une construction, une tension et un souffle maîtrisés – n'étaient cette manie des majuscules comme pour surligner (surjouer dirait-on au cinéma) et quelques passages filandreux.

Mustapha Harzoune